

# L'enseignement de la littérature et de la culture franco-ontariennes: une pratique, des objectifs et des défis

\_\_\_\_\_ Georges Bélanger

Cet article propose quelques réflexions sur l'enseignement de la littérature au postsecondaire en Ontario français<sup>1</sup>. Ce sujet étant étroitement lié à la culture, il convient d'évaluer aussi les implications et les conséquences que cette pratique entraîne sur le plan culturel. Des expériences puisées à l'Université Laurentienne, milieu que l'auteur connaît mieux parce qu'il y enseigne la langue et la littérature depuis plusieurs années, serviront d'encadrement.

Il n'est pas opportun de faire ici le procès de cette institution universitaire ou de juger l'enseignement qui s'y fait mais uniquement de soumettre, à titre d'exemples, quelques expériences qui permettront d'exposer plus à l'aise des réflexions, voire, à l'occasion, certaines affirmations.

Au départ, un bref portrait historique, de 1967 à aujourd'hui, de l'enseignement de la littérature à l'Université Laurentienne identifiera, de manière arbitraire, deux étapes charnières qui en ont modifié ou transformé la pratique. Cette démarche mettra en évidence les moments où, pour toutes sortes de raisons, des oeuvres canadiennes-françaises (québécoises) et franco-ontariennes sont apparues dans les programmes et les descriptions de cours.

Il importe d'insister à la fois sur la pertinence et la valeur des liens qui existent entre enseignement, littérature et culture; sur le rôle du professeur, sa participation, au postsecondaire, au choix des oeuvres littéraires dans les programmes; sur les attentes et les besoins des étudiants; et enfin, sur la participation de toutes ces personnes à la transmission d'une culture franco-ontarienne.<sup>2</sup>

Nos institutions et leurs nombreux départements font face aussi à des difficultés réelles quand vient le temps de créer ou de refondre des programmes et des cours de lettres. En quels termes ces difficultés se posent-elles? Pour créer et mettre en oeuvre des nouveaux programmes, des personnes, en notre nom, ont déjà

fixé des objectifs, arrêté des choix et traduit une volonté d'action. Quelle motivation justifie ces objectifs et ces choix? En dernier lieu, l'auteur attirera l'attention sur un certain nombre de facteurs, obstacles ou défis, qui exerceront une influence déterminante sur l'avenir du système d'éducation postsecondaire des Franco-Ontariens, et leur avenir culturel.

### **Un portrait historique**

La première étape se situe au tournant des années soixante-dix, lorsqu'un groupe d'étudiants, des Franco-Ontariens pour la plupart, exprimèrent leur insatisfaction et leur désaccord au sujet du contenu des programmes et des cours de littérature offerts par le département de français de l'Université Laurentienne. Moyen de contestation utilisé: «l'occupation». Ils exigeaient alors plus de cours de littératures canadienne-française et québécoise. Cette première manifestation, très radicale, provoqua les autorités en place à un point tel qu'elles n'eurent d'alternative que d'apporter de profondes modifications au programme<sup>1</sup>.

Mis à part le moyen, l'occupation, encore très à la mode à l'époque, et mise à part la vague nationaliste et indépendantiste qui provenait du Québec et déferlait sur tout le Canada français, cette manifestation, à incidence fortement culturelle, transposait bien la revendication et le sentiment des étudiants franco-ontariens: au centre d'une profonde crise d'identité<sup>1</sup>, ils voulaient d'abord et avant tout, ici et maintenant, des auteurs et des oeuvres canadiens-français, québécois. Ils affirmaient dès lors leur refus et leur incapacité de se reconnaître exclusivement dans les cours de littérature française, et lançaient ainsi une revendication comparable à celle des étudiants québécois qui, peu de temps auparavant, posaient les mêmes gestes.

À partir de 1960, on assiste au rapide naufrage de l'enseignement de la littérature française et de l'histoire littéraire, à l'entrée massive de la littérature québécoise, et au chambardement de la didactique de la littérature. Un vent de démocratisation de l'enseignement, d'anti-élitisme, d'affirmation de notre identité nationale, de fureur de vivre ici et maintenant explique ce bouleversement<sup>1</sup>.

Démocratisation de l'enseignement et affirmation de l'identité nationale, autant d'influences qu'a transmises, entre autres, la Révolution tranquille, et qui ont rejoint les francophones hors Québec, en particulier le milieu de l'enseignement postsecondaire en Ontario français. Ainsi, jamais la littérature québécoise n'aura connu un degré de popularité aussi grand, auprès des étudiants

de l'Université Laurentienne, qu'au cours de la décennie soixante-dix. C'est ce qui peu à peu, par ailleurs, les mènera à la découverte d'une littérature et d'une culture d'ici, c'est-à-dire régionales mais franco-ontariennes, jusqu'à l'affirmation d'une identité essentiellement «ontaroise». L'essor culturel fulgurant de ces années témoigne à juste titre de cet agir.

C'est précisément au milieu des années soixante-dix que prend place la deuxième étape de ce portrait historique, marquée par la présence de deux groupes d'étude, celui du *Rapport Savard* et celui du GIÉFO, le Groupe interuniversitaire d'études des réalités franco-ontariennes. D'envergure provinciale, ces deux groupes, parmi d'autres, ont largement favorisé, par leur action, le développement des études franco-ontariennes: le premier parce qu'il a interrogé les communautés francophones sur l'existence de la culture en Ontario français; le second, plus directement, parce qu'il a demandé et proposé aux universités de créer et de développer des programmes à contenu franco-ontarien.

Les auteurs du *Rapport Savard*, on s'en souviendra, avaient reçu comme mandat du Conseil des Arts de l'Ontario d'enquêter sur la situation des arts dans la vie franco-ontarienne. Après avoir parcouru la province, entendu et reçu plusieurs mémoires, ils présentèrent leurs conclusions qui ne manquèrent pas de susciter des remous et une prise de conscience accrue de la vie culturelle. Rappelons ce que les auteurs ont écrit au sujet des institutions postsecondaires:

On attend de plus en plus des institutions postsecondaires (*collèges communautaires et universités*) qu'elles participent à la vie de leur milieu. Celles situées dans les régions à forte concentration francophone ont un rôle essentiel à jouer vis-à-vis la communauté franco-ontarienne. L'Université d'Ottawa et le Collège Algonquin dans l'Est de la province, l'Université Laurentienne, avec sa composante l'Université de Sudbury et son collège universitaire affilié à Hearst dans le Nord, se sont déjà donné une mission claire dans ce sens, même s'il leur reste bien du travail à faire.

C'était en 1977, et le *Rapport Savard* rappelait, avec beaucoup de justesse, les responsabilités des universités et des collèges communautaires. Énonçant des recommandations et des intentions aussi engagées que celles-ci, il atteignit en même temps un grand nombre de Franco-Ontariens et de francophones en Ontario, et réussit à les sensibiliser à l'existence d'une culture franco-ontarienne. Ce rapport et les quarante-quatre recommandations qu'il contient, restent encore à maints égards, et près de dix ans après sa parution, d'une certaine actualité.

Créé en 1976, le Groupe interuniversitaire d'études franco-ontariennes (GIÉFO<sup>s</sup>), composé de l'Université Laurentienne, l'Université de Sudbury, l'Université d'Ottawa, le Collège Glendon de l'Université York, le Collège universitaire de Hearst et, plus tard, de l'Université Lakehead, acceptait d'unir ses efforts en vue de promouvoir et de développer un programme commun d'enseignement des réalités franco-ontariennes dans différentes disciplines: littérature, histoire, linguistique, langue, sociologie, folklore, science politique, science religieuse, éducation.

Grâce aux multiples initiatives du GIÉFO, au dynamisme de ses membres, cet organisme aura permis non seulement d'oeuvrer plus facilement dans nos milieux respectifs en répondant à des besoins depuis longtemps exprimés par les Franco-Ontariens, mais aussi d'amorcer une planification et une coordination de la recherche universitaire en Ontario français.

Mais c'est cependant à l'intérieur des murs de l'Université Laurentienne, grâce au Conseil de l'enseignement en français, au Département de français, à l'Institut franco-ontarien, et à leurs représentants, que se développèrent les études franco-ontariennes. Et s'il n'y eut pas, pendant cette période, de bruyantes «occupations» de la part des étudiants francophones, ces derniers n'en démontrèrent pas moins, pour autant, un intérêt soutenu: ils exercèrent sur le campus et hors campus, des pressions constantes pour obtenir de nouveaux cours portant sur les réalités franco-ontariennes<sup>1</sup>, sur la littérature et la culture entre autres, voire pour recommander la mise sur pied d'un programme d'études franco-ontariennes. Leur appui n'a jamais fait défaut, et joint aux efforts des autres, il aura vaincu plus d'une fois la réticence souvent obstinée des autorités.

Si nous traçons un rapide bilan de cette période, depuis 1976, en fonction de la pratique d'un enseignement, celui des études franco-ontariennes, nous constatons que l'Université Laurentienne a accepté, dans différentes disciplines, plusieurs nouveaux cours à l'intention des étudiants franco-ontariens (ou francophones). Pour sa part, le département de français, qui regroupe quelques programmes sous sa responsabilité, a créé tout à la fois des cours de langue, de linguistique, de littérature et de culture.

Les professeurs de littérature commencèrent par ajouter aux cours déjà existants de littératures canadienne-française et québécoise (roman, poésie, théâtre, essai), des auteurs et des oeuvres franco-ontariens. Ils proposèrent et créèrent, de plus, les cours suivants: FRAN 1711, *Thèmes de la littérature canadienne-française: la littérature franco-ontarienne*; FRAN 1741, *Chemins nouveaux de la culture au Canada français: manifestations culturelles des Franco-Ontariens depuis dix ans*; FRAN 3502, *Essai de*

*création littéraire*. On créa, plus récemment, le cours FRAN 1737, *Littérature et culture au Canada français*<sup>31</sup>. Quelques sujets de mémoire de spécialisation ont été consacrés à la littérature franco-ontarienne.

Les professeurs et les étudiants découvraient ensemble de nouveaux auteurs et de nouvelles oeuvres, d'ici, et souvent très proches d'eux. Ainsi firent leur apparition les Dalpé, Brodeur, Vilenneuve et autres. L'enseignement de la littérature se démocratisait une fois de plus par la découverte et la reconnaissance d'une littérature régionale.

Aujourd'hui, une fois passé l'engouement des premières années, nous pouvons affirmer que la littérature franco-ontarienne occupe une place, sinon la sienne, dans nos programmes de lettres. Les institutions postsecondaires continuent de la promouvoir auprès des étudiants. L'élan des dernières années a ouvert la voie et donné le ton.

Mais plus important encore, l'étude de cette littérature a mené professeurs et étudiants à s'interroger sur la signification de la culture et des phénomènes interculturels. Démarche plus profonde et globale parce qu'elle caractérisait et caractérise un désir d'affirmation et d'identité. Pour cette raison, nous consacrerons le prochain chapitre à cette question.

### **Pour une approche de la culture**

Collectivement, les Franco-Ontariens, comme les autres communautés francophones hors Québec, revendiquent de plus en plus une certaine autonomie et exigent, en somme, d'être traités comme des citoyens à part entière. Et c'est par une vitalité culturelle grandissante qu'ils affermissent cette attitude. Les cinq grandes régions où sont regroupés les francophones en Ontario connaissent toutes un développement culturel significatif.

Mais de quelle culture est-il question? Comment l'interpréter, lui donner un sens? Quel rôle jouent les phénomènes interculturels? Il est hors de notre propos de présenter ici une analyse détaillée de la culture, mais nous voulons plutôt indiquer par quelques rappels et réflexions en quels termes la question se pose pour les Franco-Ontariens, et ce qu'elle implique.

Qu'il s'agisse des arts ou de la littérature, des artistes, des écrivains, des professeurs, des étudiants ou de la communauté qui les rend vivants, la culture assure vie et cohésion à l'ensemble, et agit en tant que dénominateur commun fondamental. Soumettons d'emblée, comme approche globale, les deux définitions suivantes, courantes, de la culture. D'abord au sens anthropologique et sociologique:

La notion moderne de culture s'est considérablement élargie. Même si elle reste liée au progrès des arts, des lettres et des travaux de l'esprit en général, l'action culturelle ne se confine plus, comme elle a eu longtemps tendance à le faire, dans les raffinements du goût et de l'étendue de l'érudition. La culture représente également l'ensemble des signes, des modèles, des comportements et même des règles qui permettent à une société de se reconnaître et de se définir. La culture n'est plus seulement synonyme de compétence et de savoir, mais également une manière de vivre et de communiquer<sup>11</sup>.

Et, suite aux travaux plus récents de Piaget et de Chomsky:

...qu'une culture ne consist(e) pas d'abord en une série d'institutions et de comportements mais qu'elle se défin(it) par un ensemble de structures mentales et affectives qui peuvent donner naissance à des institutions et des comportements autres que ceux qui existent à un moment donné, ces structures comportant en elles-mêmes des règles de changement et de transformation qui délimitent leur seuil de tolérance envers d'autres institutions et d'autres comportements<sup>12</sup>.

Il existe un ensemble de signes et de règles dans la société franco-ontarienne qui lui permettent de se reconnaître et de se définir; et l'ensemble des structures mentales et affectives transforment les institutions et les comportements. L'Ontario français possède en effet un double héritage, le premier rattaché à la tradition culturelle de la France par la langue et la littérature, le second au fonds culturels canadien-français par le partage en commun avec les Québécois et les francophones du pays. Et, peu à peu, l'Ontario français a développé une sensibilité propre aux Franco-Ontariens, qui s'exprime dans des manifestations culturelles nombreuses, et crée, pour ainsi dire, une manière de vivre et de communiquer. Groupe minoritaire, les Franco-Ontariens luttent pour leur survie, résistent aux obstacles, en particulier à celui de l'assimilation.

Minoritaires à trois degrés (en Amérique du Nord, au Canada et en Ontario), marginaux géographiquement, socio-économiquement moins favorisés que la moyenne, les Franco-Ontariens vivent d'une vie culturelle difficile<sup>13</sup>.

La tentative d'appréhension de la condition minoritaire soulève aussi la difficulté du rapport entre langue et culture, ce dernier étant brisé, ou en déséquilibre, par l'utilisation quotidienne de l'autre langue, de l'anglais. Le bilinguisme se définit alors comme

une interférence entre la langue et la culture. Plus encore, si la langue selon plusieurs garantit l'existence et la survie de la culture, quels rapports le Franco-Ontarien, en tant que minoritaire, entretient-il avec sa culture? Scission, déchirement, révolte, ou assimilation, acculturation? Jusqu'où est-il coupé de sa culture par l'emprunt à d'autres structures mentales et affectives, par la disparition ou le remplacement de son code propre? Néanmoins, l'affirmation qui suit demeure vraie:

Il ne faut jamais perdre de vue que l'expression de la culture contemporaine a de profondes racines historiques, tout comme la langue d'aujourd'hui éveille des échos profonds dans le passé. Tout cela, pour démontrer que nous sommes tous plus ou moins inconsciemment prisonniers de nos structures linguistiques et culturelles qui déterminent notre découpage de la réalité et conditionnent nos réactions émotionnelles et rationnelles au monde réel<sup>14</sup>.

Il est rassurant sans doute de savoir que la culture possède de profondes racines historiques, ou que nous sommes plus ou moins prisonniers de structures linguistiques, mais qu'arrive-t-il lorsque la langue est totalement abandonnée ou reléguée au second plan dans la vie de tous les jours? Ces coordonnées générales posent en Ontario français la question de la culture. Avant de conclure cette partie, parlons d'un phénomène plutôt récent qui marque déjà la société et la culture franco-ontariennes.

En effet, la société franco-ontarienne traditionnelle se heurte de plus en plus à l'émergence d'une nouvelle culture qui s'érige à partir de formes et de réalités distinctes, celle que lui renvoie un Ontario français dorénavant caractérisé par le pluralisme, à tous égards. Ce phénomène appartient aux grands centres, principalement à Toronto, carrefour de la vie culturelle et artistique. La jeunesse et la relève en sont des acteurs de premier plan. La métropole leur propose des modèles, des comportements nouveaux, et des valeurs, des règles, des institutions renouvelées; elle leur transmet des signes qui tiennent maintenant de sources multiples et d'échanges interculturels quotidiens. C'est le principal du Collège Glendon de l'Université York, Monsieur Philippe Garigue qui, le plus récemment, a traité de cette question<sup>15</sup> à plusieurs reprises.

Deux modes de vie s'opposent: le premier est lié à l'idéologie de la survivance des Canadiens français de l'Ontario (vase clos et repliement sur soi pour survivre); le second charrie des valeurs différentes, privilégiant les échanges interculturels. S'agit-il dans ce cas du «syndrome» de la méga-cité, comparable aux grandes métropoles du monde qui fragmentent ou morcellent les cultures?

Pensons aussi à l'opposition très vive de plusieurs régions au Québec, l'Abitibi-Témiscamingue, la Mauricie ou l'Estrie, qui défendent avec insistance l'existence et le développement de leur milieu respectif en résistant à la force centralisatrice de Montréal. Toronto crée-t-elle et impose-t-elle la société et la culture franco-ontariennes, marginalisant ceux qui ne l'habitent pas ou ne vivent pas à son heure? Reste à identifier un point de rencontre, de telle sorte qu'un projet global de société s'offre aux Franco-Ontariens qui sont tous confrontés à un exceptionnel phénomène d'échanges interculturels<sup>16</sup> qui bouleverse habitudes et valeurs, et dont les répercussions se font déjà sentir à plus d'un niveau.

En somme, la pratique de l'enseignement de la littérature et de la culture franco-ontariennes, combinée à une vitalité culturelle remarquable en Ontario français, a créé et continue de créer un climat propice à l'interrogation et à la réflexion sur l'identité individuelle et collective des Franco-Ontariens. L'analyse des oeuvres d'ici transforme aussi la perspective et l'approche littéraires, et l'étudiant (ou le lecteur) vit souvent une expérience révélatrice. N'est-il pas vrai que:

Se reconnaître dans un livre, surtout s'il s'agit de membres d'un groupe ethnique minoritaire, c'est se valider dans son identité<sup>17</sup>.

Le contenu des programmes de lettres, ainsi adapté, ouvre un double accès, nécessaire et souhaitable à la littérature: la découverte des oeuvres et des auteurs appartenant en propre à un milieu culturel donné, canadien-français, québécois ou franco-ontarien, et la fréquentation d'un héritage littéraire global, universel, puisé dans les autres littératures d'expression française.

Les universités et les collèges communautaires, à l'instar de l'Université Laurentienne, ont remis en question leur programme de lettres, l'ont revu et adapté. Cela signifie, de la part de ceux qui fixent les objectifs, une volonté ferme de refléter la vie littéraire et culturelle de l'Ontario français. Nous croyons utile de décrire comment ces objectifs sont déterminés.

### **Des objectifs**

L'élaboration ou la révision d'un programme se fonde sur des énoncés de propositions didactiques<sup>18</sup>. Néanmoins, elle dépend, en grande partie, d'une manière de percevoir et d'interpréter la réalité, d'y donner un sens particulier. Manière différente selon les origines, les attitudes, les influences, et les appartenances culturelles. Une fois le processus complété, un tel programme vise à combler les attentes légitimes d'une communauté, en l'occurrence la

communauté franco-ontarienne pour laquelle il a été conçu, et, loin d'en faire abstraction, il en devient une sorte de représentation, de porte-parole.

N'est-ce pas là ce qu'a prévu le ministère de l'Éducation de l'Ontario qui propose, dès septembre 1986, pour «fin de validation», la mise à l'essai de son nouveau programme-cadre de français et de littérature dans certaines écoles secondaires? Personne n'en attend moins des programmes de lettres au post-secondaire. Professeurs et étudiants, tout en s'ouvrant au monde extérieur, veulent se pencher sur les réalités d'ici, pluralistes et changeantes, et s'attendent à ce que les pratiques, les contenus et les discours, renouvelés, leur permettent de le faire. Points de repère indispensables, les grandes oeuvres et les chefs-d'oeuvre occupent leur place, font partie intégrante de l'étude et de la pratique de la littérature, et composent un enseignement qui ne risque pas d'être aliénant, au même titre que les oeuvres régionales.

Malgré les intentions, les objectifs et les programmes, promouvoir aujourd'hui littérature et culture dans une communauté minoritaire, disséminée sur un vaste territoire, dont les réalités sont en constante mutation, et sur laquelle agit rapidement le développement technologique accéléré que connaissent toutes les sociétés, s'avère un défi de taille et suppose des obstacles à surmonter. À quels défis ou obstacles les Franco-Ontariens font-ils face?

### **Des défis**

Certaines réalités se révéleront obstacles ou défis à surmonter. Avant d'y regarder de plus près, il faut rappeler que le système d'éducation n'est pas le premier transmetteur de la culture et de la langue, et qu'il n'est qu'une des nombreuses structures qui composent la culture. Dans la mesure où il la dispense et la diffuse, certains obstacles empêchent la transmission de la littérature et de la culture franco-ontariennes. Identifions quelques-uns d'entre eux qui pourraient s'interposer et compromettre le rapport que d'aucuns souhaitent harmonieux entre la société franco-ontarienne et l'expression de sa culture.

Il est un obstacle, ou défi, que l'on peut nommer tout de suite, véhiculé depuis trop longtemps, et il est la conséquence d'une croyance, mythe ou préjugé, alimentée par la société en général, et, affirmons-le, par certains éducateurs et professeurs: la culture n'appartiendrait qu'aux arts<sup>10</sup>, ou, du moins, agit-on souvent comme s'il en était ainsi; comme si la culture était l'apanage exclusif de la vie artistique et de la vie littéraire. Cette perception erronée de la culture ramène à la surface une divergence de vue

toujours présente, celle qui oppose le scientifique et le littéraire, et sur un plan plus général, la science et les humanités. Considérations philosophiques ou non, cloisonnement des disciplines, ou fruit des préjugés, cette opposition, diluée dans le développement technologique d'aujourd'hui, propose une image déshumanisante de l'homme. S'impose plus que jamais, dans un effort collectif, un rapprochement entre art et science.

Il est un autre défi important à considérer: la prise en compte des nouvelles technologies de l'information, et du développement des moyens de communications pour garantir la valeur et la survie des programmes en français. La réalité de demain frappe à nos portes et s'installe déjà:

Qu'on le veuille ou non, la révolution des microprocesseurs, des lasers et des écrans est en train de bouleverser l'économie, la culture, les rapports entre les hommes. Sans que personne ne puisse prétendre y échapper ni en arrêter la course. Nos enfants, nos petits-enfants vivront sur cet héritage... De même que les technologies s'interpénètrent, les domaines *spécialisés* de la technique, de l'économie et du culturel sont plus que jamais interdépendants<sup>21</sup>.

Sans exagérer cette révolution, il nous est permis de croire que l'avenir des Franco-Ontariens sera compromis si son système d'éducation, entre autres, n'y participe pas. D'autres organismes ont un rôle déterminant à jouer dans ce sens. Nommons TVOntario, instrument de télécommunication éducative, qui a mis sur pied, en janvier 1987, un réseau français autonome: mentionnons aussi la Société Radio-Canada, radio et télévision, qui a la responsabilité de desservir la population par les stations régionales de son réseau.

Les étudiants franco-ontariens et les francophones de l'Ontario évolueront dans une société nouvelle où le domaine de l'information et des communications jouera un rôle prédominant. On n'attendra pas moins d'eux qu'ils se montrent à la hauteur de la situation et qu'ils fassent preuve d'excellence. Notre système d'éducation au postsecondaire, par exemple, les préparera-t-il et leur donnera-t-il la formation nécessaire pour relever de tels défis? L'avenir des Franco-Ontariens dépend en partie de leur présence et de leur intervention dans ces secteurs. Il faut créer des programmes en communication et en informatique qui permettront d'affronter cette nouvelle réalité.

Ces mêmes étudiants auront à se frayer un chemin nouveau, demain, à se heurter peut-être à une relève différente composée d'anglophones bilingues issus des programmes d'immersion. Née de cette nouvelle société canadienne et ontarienne aux traits cul-

turels modifiés et distincts, mais d'expression française sans doute excellente, cette relève fréquentera nos institutions postsecondaires et s'inscrira à des programmes en français. Sommes-nous, serons-nous prêts à l'accueillir? Qu'aurons-nous à offrir aux étudiants franco-ontariens et francophones pour les aider à atteindre cette excellence à laquelle ils ne pourront se soustraire?

De toute urgence, il est nécessaire d'interroger le contenu de nos services offerts en français, en termes de programmes et de cours, les revoir et les refondre, en créer de nouveaux, mieux adaptés aux besoins, et identifier des priorités. Revoir, entre autres, les programmes de langue et de lettres, rattacher enfin une fois pour toutes l'étude de l'une et des autres, lire attentivement les programmes du secondaire, par exemple, le nouveau programme-cadre de français refondu et mis à l'essai dès septembre 1986 dans plusieurs écoles, et s'inscrire, de manière réaliste, dans sa continuité et son prolongement<sup>21</sup>.

### **En guise de conclusion**

Si nous avons retenu dans cet article, et quelquefois débordé, le cadre prévu de l'enseignement de la littérature franco-ontarienne, et partant de la transmission d'une réalité culturelle franco-ontarienne, c'est sciemment que nous l'avons fait, parce que le sujet a servi de point de repère et qu'il nous est plus familier. Cette ligne de démarcation reste arbitraire. Il ouvre cependant des horizons plus vastes et invite à considérer une vue d'ensemble du système d'éducation postsecondaire en Ontario français. Au-delà des programmes en place dans les facultés des humanités et des sciences sociales, secteurs traditionnellement privilégiés, du moins à l'Université Laurentienne, on s'accordera à dire que des besoins urgents se font sentir ailleurs, du côté des sciences et des écoles professionnelles, et exigent d'être comblés. Il y a là des domaines clés que les institutions postsecondaires, en concertation, ont la responsabilité de développer pour les Franco-Ontariens.

La recherche commandée par le Conseil de l'éducation franco-ontarienne sur l'éducation et les besoins des Franco-Ontariens tombe à point. Un coup d'oeil rapide sur ce rapport suffit pour découvrir que ces chercheurs exposent, de long en large, la situation. Quel avenir lui réservera-t-on?

Le système d'éducation de l'Ontario français est pourtant voué à un échec s'il n'y a pas enracinement dans un cadre culturel d'ici, déterminé, rattaché avant tout à la vie quotidienne des Franco-Ontariens, et à la réalité de la francophonie québécoise, canadienne et du monde. Affirmation facile et gratuite? Encore devra-

t-on démontrer une volonté ferme d'agir en ce sens et la transposer dans des orientations, des choix et des objectifs précis.

Culture en pleine mutation ou en réinvention selon les transformations majeures que subit la société; culture où s'opposent des valeurs différentes, les unes inspirées du passé, les autres fruit de l'éclatement de plusieurs frontières; culture pluraliste à l'image de la société canadienne, québécoise et franco-ontarienne; on ne dira jamais assez la nécessité pour un groupe en situation minoritaire d'insister sur ses structures propres, ici et maintenant, pour éviter toute stagnation, acculturation, assimilation, ou absence de dynamisme culturel.

## Notes

1. Consulter à ce sujet: Paul WYCZYNSKI, Jean MÉNARD et John HARE (directeurs), *Recherche et littérature canadienne-française*. Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française no 2, 1969, 297p. (il s'agit des actes d'un colloque tenu à l'Université d'Ottawa les 25 et 26 octobre 1968); voir aussi le numéro spécial de la *Revue du Nouvel-Ontario* consacré à la *Littérature sudburoise: Prise de Parole 1972-1982*, numéro 4, 1982, 118p.; aussi le numéro consacré à *La littérature régionale* dans la *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, no 3, hiver-printemps 1982, 273p.; et le numéro de la *Revue de l'Université d'Ottawa* consacré au thème *Québec et Ontario français: mythes et réalités*, vol. 55, no 2, avril-juin 1985, 156p.; Stacy CHURCHILL, Saeed QUAZI et Normand FRENETTE, *Éducation et besoins des Franco-Ontariens: le diagnostic d'un système d'éducation*, vol. 2: *Le postsecondaire. Technical report*, recherche menée pour le Conseil de l'éducation franco-ontarienne, Toronto, 1985, 121p., travail suivi d'une série de tableaux, de graphiques, d'une bibliographie et de trois annexes. Parmi les nombreuses recommandations de ce rapport, notons que les auteurs ne proposent pas moins que la création par le Ministre des collèges et universités «d'une Commission royale d'enquête sur l'éducation postsecondaire en langue française qui ferait un rapport sur les mesures nécessaires à fournir aux francophones de la province des services éducatifs comparables à ceux disponibles pour les non-francophones»; suit une description détaillée du mandat qui serait confié à cette Commission, p. 39-44. Nous avons reçu copie du rapport après avoir complété le présent article. À l'exception des deux définitions que nous empruntons à ce rapport (voir la note suivante), nous n'en tenons pas compte.

2. Les étiquettes varient beaucoup pour décrire littérature et culture de l'Ontario français: canadiennes-françaises, québécoises, franco-ontariennes pour les uns, ontariennes pour les autres, franco-ontariennes et outaouaises, régionales, du Nouvel-Ontario, du Nord-Est, sudburoises, torontoises, etc. Nous retenons les définitions suivantes: *Franco-Ontarien*: «Une personne de langue et de souche française habitant l'Ontario; comprend ces personnes même au cas où l'anglais est devenu leur langue dominante (mais pas celles dont la langue maternelle est l'anglais)»; *Francophone*: «Une personne qui parle couramment le français, comprend des personnes de souche française dont la langue dominante est devenu l'anglais (des bilingues d'origine française) mais *exclut* des personnes de souche et langue maternelle anglaises, à moins qu'elles s'identifient au groupe linguistique français (par exemple en adoptant le français comme langue d'usage à la maison, en se joi-

gnant aux différentes organisations sociales et autres du groupe franco-ontarien.)» (*Éducation et besoins des Franco-Ontariens*, Annexe I, p. 1, *op.cit.*). Nous suggérons aussi de consulter les travaux de l'équipe du DÉOF, le Dictionnaire des écrits de l'Ontario français, projet créé en 1981 à l'Université Laurentienne et qui a pour but de publier un répertoire complet des écrits franco-ontariens avec résumé et analyse pour chacun. Pour définir l'Ontario français et un écrit franco-ontarien, on retient les critères suivants: le lieu d'édition, l'appartenance franco-ontarienne de l'auteur, le lieu de résidence et le sujet. Pour plus d'informations, lire «Le Dictionnaire des Écrits de l'Ontario français (DÉOF)» de Gaétan GERVAIS, co-directeur du projet, dans *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, no 8, été-automne 1984 (paru 1985), p.249-252. Voir aussi, René DIONNE, «Littérature outaouaise et franco-ontarienne.» dans *Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française*, no 16, avril 1978, p.1-4.

**3.** Il existait, en 1967-68, un seul cours de littérature canadienne, FRAN 26; en 1968-69 et en 1969-70, s'ajoutèrent à tour de rôle deux autres cours, FRAN 32, *Littérature et civilisation canadienne-française de 1940 à nos jours*, et FRAN 30, *L'homme canadien-français*. Pour la première fois, en 1970-71, deux cours furent créés au niveau de la spécialisation, FRAN 450 et FRAN 451, *Poésie canadienne-française et Le roman canadien-français*; en 1971-72, six cours existaient au niveau de la concentration, trois à la spécialisation. C'est en 1972-73 que le département de français de l'Université Laurentienne procéda à la refonte complète de son programme de français (lettres): la concentration exige dorénavant un nombre égal de cours, quatre, de littératures française et canadienne-française; la spécialisation, sept cours dans la matière principale et quatre dans la matière secondaire, c'est-à-dire l'une ou l'autre des littératures, au choix. Des séries de cours sont ainsi créées et offertes, en alternance, à la concentration et à la spécialisation. (Cf. *Annuaire de la faculté des arts et des sciences* de l'Université Laurentienne, 1967-68, 1968-69; *Annuaire*, 1969-70, 1970-71, 1971-72; et *Addenda à l'Annuaire* de l'Université Laurentienne, 1972-73).

**4.** Rappelons que c'est au début des années soixante-dix que Sudbury connaît un essor culturel considérable et devient un lieu de nombreuses manifestations et activités artistiques. Notons par exemple le création du groupe CANO, la Coopérative des artistes du Nouvel-Ontario, du TNO, le Théâtre du Nouvel-Ontario, de Prise de Parole, maison d'éditions franco-ontarienne, de La Nuit sur l'Étang, etc. Consulter entre autres à ce sujet le numéro 4 de la *Revue du Nouvel-Ontario*, (*Littérature sudburoise: Prise de Parole 1972-1982*, no 4, 1982) et le numéro 5 de cette même revue (*Un centenaire: Sudbury 1883-1983*, no 5, 1983), Gaétan GERVAIS, «Les Franco-Sudburois, 1883-1983» dans *Polyphony. The Bulletin of the Multicultural History Society of Ontario*, vol. 5, no 1 (Sudbury People), Spring/Summer 1983, p. 21-29.

**5.** Vital GADBOIS, «L'héritage littéraire québécois — Propositions didactiques», dans *Héritage francophone en Amérique du Nord. Actes du colloque de Vancouver de juin 1983*. Québec français, 1984, p. 131.

**6.** Au sujet de l'appellation «ontarioise», deux textes à consulter, de Yolande Grisé, d'abord une conférence prononcée le 6 novembre 1980 à Ottawa, «À la découverte de l'identité franco-ontarienne par la création pédagogique», texte dactylographié, 19 p.; et «Ontariois: une prise de parole», dans la *Revue du Nouvel-Ontario*, no 4, 1982, p. 81-88.

**7.** Pierre SAVARD, Rhéal BEAUCHAMP et Paul THOMPSON, *Cultiver sa différence. Rapport sur les arts dans la vie franco-ontarienne*, Toronto, Conseil des Arts de l'Ontario, septembre 1977, p. 198. (225 p.). Nous jugeons à propos de

reproduire *in extenso* les recommandations 27, 28 et 29, qui s'adressent directement aux universités et aux collèges communautaires:

«(27) Nous recommandons aux universités et aux collèges communautaires bilingues de se considérer responsables du rayonnement de la culture canadienne-française dans leur milieu et d'agir en conséquence, en particulier dans les domaines suivants: a) services à la communauté régionale francophone et non seulement aux étudiants et aux professeurs; b) organisation d'événements artistiques qui mettent en relief la culture canadienne-française du milieu et encourage aussi des artistes et des groupes franco-ontariens.

(28) Nous recommandons aux universités et aux collèges communautaires bilingues de susciter et d'entretenir l'intérêt pour la culture canadienne-française de l'Ontario par des cours ouverts au public sur les réalités franco-ontariennes (histoire, littérature, vie économique...).

(29) Nous recommandons aux facultés d'éducation de l'Université d'Ottawa et de l'Université Laurentienne d'entretenir des rapports plus étroits avec les départements et les responsables de cours d'arts (musique, arts visuels, théâtre) de leur université afin que les étudiants-maîtres puissent profiter au maximum, en matière artistique, de leur passage à l'Université.»(p.199). En 1969 paraissait le *Rapport Saint-Denis sur La vie culturelle des Franco-Ontariens*, rapport du Comité franco-ontarien d'enquête culturelle, Ottawa. Il proposait de jeter les bases d'une véritable politique franco-ontarienne.

**8.** Pour de plus amples informations sur le GIÉFO et les diverses réalisations des institutions-membres, consulter le *Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française*, no 18, avril 1979. René Dionne de l'Université d'Ottawa coordonna les activités de ce groupe, de 1976 à 1979, et je pris la relève jusqu'en 1981.

**9.** On prépara un programme d'études franco-ontariennes à l'Université Laurentienne. Il ne fut jamais adopté.

**10.** *Annuaire(s) de l'Université Laurentienne*, 1976-77, p. 183 et ss.; 1977-78, p. 194 et ss.; et *L'expérience Laurentienne, annuaire 1985-86*, p. 193 et ss.

**11.** Collectif, «Le rapport du tribunal de la culture», *Liberté*, no 101, septembre-octobre 1975, vol. 17, no 5, p. 31 (110p.).

**12.** *Ibid.*, p. 42.

**13.** Pierre SAVARD, «Les Franco-Ontariens face au Québec.» *Langue, littérature, culture au Canada français*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, no 12, 1977, p. 28 (117p.).

**14.** R. GAGNÉ, «Les rapports intimes entre culture, langue et personnalité.» *Interprétation*, vol. 4, no 3, juillet-septembre 1970, p.33-34 (131p.).

**15.** Philippe GARIGUE, *L'Invention d'une nouvelle culture franco-ontarienne à Toronto*, conférence prononcée devant les associations franco-ontariennes de Toronto, le 3 mars 1983, texte dactylographié, 25 p. On peut y lire par exemple: «...si l'ensemble des activités culturelles francophones au Canada a augmenté, la notion d'identité régionale a également augmenté en importance, et l'idée même d'être franco-ontarien (ou ontariois, comme le veut le nouveau vocabulaire), est la concrétisation d'une identité culturelle précise, impliquant à la fois certaines valeurs et même un projet politique différent. Cette régionalisation a donc donné naissance à de nouvelles normes d'action, ainsi qu'à de nouvelles formes d'organisation qui se différencient selon les régions de l'Ontario...» (p.8).

**16.** Dans cette perspective, les travaux menés par Edward T. Hall sur l'utilisation du temps comme moyen de mieux comprendre une culture, sur la proxémie, les échanges interculturels et l'expérience du temps s'avèrent particulièrement révéla-

teurs. Consulter *La danse de la vie, temps culturel, temps vécu*, traduit de l'américain par Anne-Lise HACKER, *The Dance of Life* (1983), Paris, Seuil, 1984, 286 p.

**17.** Actes du VI<sup>e</sup> Congrès mondial de la Fédération internationale des professeurs de français (FIPF), tenu à Québec, en juillet 1984, p. 184.

**18.** Les approches et les propositions didactiques existent nombreuses. Ajoutons à la liste de la note 1, les exemples suivants: celles que contiennent, entre autres, les actes du VI<sup>e</sup> Congrès mondial de la Fédération internationale des professeurs de français (FIPF), tenu à Québec, en juillet 1984, *Vivre le français: dialogue des cultures et formation de la personne*, no 26, *Dialogues et cultures*, Québec, 1984, (231p.), p. 55-202; *Langue, littérature, culture au Canada français*, op. cit. 117 p.; la revue *Québec français*, «Enseigner la littérature», no 45, mars 1982, p.55-77; la revue *Critère*, «La lecture», nos 6-7, septembre 1972, 407 p.; les actes du 3<sup>e</sup> Congrès de l'Association ontarienne des professeurs de français (AOPF), tenu à Sudbury, en avril 1984, *L'expression de soi*, Sudbury, Institut franco-ontarien et le Centre des langues de l'Université Laurentienne, Collection «Fleur-de-trille», 1984, 184p.

**19.** L'exemple suivant dévoile bien l'absurdité de certaines situations. Il se rapporte à l'administration du test de compétence linguistique à l'Université Laurentienne. Un nouveau règlement, sanctionné par son sénat, sorte de comité exécutif, est en vigueur depuis septembre 1985: «Tous les étudiants admis à un programme des arts doivent subir un test de compétence en français ou en anglais, langue première. Suivant les résultats du test, les étudiants qui n'obtiennent pas la note voulue doivent inclure dans leur programme de première année soit des exercices de rattrapage n'ouvrant pas droit à crédit ou des cours de langue ouvrant droit à des crédits.» (*Annuaire* de l'Université Laurentienne, p. 34). Et qu'arrive-t-il aux étudiants francophones admis à d'autres programmes à l'Université Laurentienne et qui n'y sont pas tenus, à l'exception de l'École des sciences de l'éducation qui administre son propre test, obligatoire, et de l'École des traducteurs et interprètes? Pourtant certains cours sont offerts en français dans les facultés des sciences et de génie, des écoles professionnelles: de commerce et d'administration, des infirmières, de service social, d'éducation physique; et dans le programme d'administration des sports. Qui plus est, le Conseil de l'enseignement en français en tête, plusieurs instances tentent d'en créer d'autres. Quelle sorte de responsabilité avons-nous à l'égard des étudiants, si on signifie, dès le départ, qu'à toutes fins utiles, l'étude de leur langue est terminée? Aussi bien leur annoncer ouvertement qu'elle n'est plus requise et que, de toute façon, ils optent pour des disciplines où tout se fait naturellement en anglais! C'est à ces étudiants francophones que l'on reprochera par la suite, ici ou sur le marché du travail, en s'étonnant (faux frère, faux ami), d'être incapables de parler ou d'écrire correctement leur langue maternelle, ou incapables de refléter une appartenance culturelle d'ici. C'est se donner bonne conscience à bien peu de frais. On s'acharnerait à trouver moyen plus efficace de «déconnecter» les Franco-Ontariens de leur langue et de leur culture, qu'on n'y réussirait pas. Mais comme le souligneraient des gens sans doute bien intentionnés et toujours de bonne foi, l'étudiant a le choix de s'inscrire à des cours de rattrapage pour améliorer sa langue maternelle!

**20.** Sous la direction de Brigitte DYAN et Gilbert CHARLES, *Guide des technologies de l'information*, Paris, Autrement, 1984, p.8 (464p.); consulter aussi parmi les nombreux ouvrages qui traitent cette question, *La société digitale, les nouvelles technologies au futur quotidien*, de P.-A. MERCIER, F. PLASSARD et V. SCARDIGLI, Paris, Seuil, Collection «Science ouverte», 1984, 183 p. Question pertinente posée par les auteurs: «Avec les techniques nouvelles, va-t-on chercher à reproduire des habitudes et des comportements anciens... Ou bien va-t-on détour-

ner ces nouveaux instruments de leur objet avoué... Ou bien encore, va-t-on réussir à créer des usages totalement nouveaux fondés sur l'intégration harmonieuse de l'innovation technique et de l'innovation sociale? Pour l'avenir de nos modes de vie, ce n'est pas là un enjeu négligeable (p.38).»

**21.** Voir *Le programme-cadre de français aux cycles intermédiaire et supérieur (Ébauche): rapports ou ébauches pour fins de discussion*, Ministère de l'Éducation, Ministère des Collèges et Universités, mars 1986, texte dactylographié et photocopié, 143 p.